

Premières lectures

Collectif 15



La lecture et l'enfant **(Collectif 15)**

*« Je ne peux plus redevenir celui que j'étais avant
d'avoir lu mon premier livre »*

Inspiré d'une phrase **d'André Gide**
(De l'Influence en littérature)

Avant-propos

Au commencement était le verbe, le verbe de l'amitié, celle qui donne envie de faire quelque chose ensemble... De cette envie est née la fantaisie partagée de croiser nos plumes sur le thème de « la Lecture et l'Enfant ».

Et aujourd'hui, il y a ce premier recueil.

Quinze auteurs(e)s croisés sur monBestSeller.com se sont prêtés au jeu avec délectation... À chacun(e) sa vision, son style, son parcours, sa jeunesse et ce que sa mémoire en a fait... À chacun(e) aussi sa manière de changer la lumière de ce qui l'entoure.

Plus éclectique que ça, tu meurs !

Ainsi est donc né « Le Collectif 15 ». Affaire à suivre...

Sommaire

AUTEURS	TITRES	page
Christophe MALENFERT	<i>De retour du champ</i>	1
Marie BERCHOUDE	<i>Lire sous la table</i>	4
Hubert LETIERS	<i>Du Placenta à la bibliothèque</i>	8
Nadine LAMAISON	<i>Alors... c'est Bobby</i>	11
Guilhem CADOU	<i>Des Black Hills à Frisco</i>	15
Catarina VITI	<i>Plans fixes</i>	20
Antoine SOLAIRE	<i>Le premier conte de Théa</i>	23
Muriel LAROQUE	<i>P.a.P.a</i>	29
Jacques COLLIN	<i>Quel culot !</i>	32
Chris SIMON	<i>Miroir de l'âme</i>	37
Michel N.CHRISTOPHE	<i>Le ferment</i>	40
Sylvie ÉTIENT	<i>Rémi et Colette</i>	44
Hassen NAJJAR	<i>À la lumière de la lampe à huile</i>	48
Bruna TOFFALONI	<i>Alpha, Zygote et Omega</i>	53
Denis VENNAT	<i>Livrons-nous</i>	56
bibliographies partielles des auteurs		62

De retour du champ

Christophe MALENFERT

L'homme s'étire, grimace de douleur. Il se tient les reins, le regard rivé sur les rangées de vigne qui grimpent à l'assaut de la colline sans dévier de leur trajectoire. Au sommet, de vieux hangars sans âme peinent à rompre la monotonie du paysage. L'homme jauge la courbe du soleil, éponge de sa manche la sueur de son front puis se tourne vers le champ voisin fraîchement moissonné. Il hausse les épaules, secoue la tête et marmonne un juron avant de se remettre au travail.

Assis sur une meule de foin, l'enfant observe le lointain. Il est très fier de la technique employée pour gagner le haut de son perchoir. Soudain, son sourire s'efface et le monde bascule. Il se met debout, écarte les bras comme pour se grandir. Tout paraît différent à cette hauteur. Un fin stratège ne peut commander ses troupes sans bénéficier d'une vue d'ensemble de la situation.

Face à lui se dresse une armée de hallebardiers disciplinée et organisée, bien en ligne, en attente de ses ordres et prête à charger la forteresse. Des chants guerriers résonnent dans la vallée. D'un geste du bras, l'enfant commande les catapultes qui grincent, claquent et sifflent à l'unisson. Leurs projectiles fendent l'air. Le plus gros éventre une courtine dans un fracas assourdissant comme un coup de tonnerre. L'enfant exulte mais les archers ennemis répliquent aussitôt par une volée de flèches. L'une

d'elles se joue des boucliers et atteint son but. Un guerrier s'effondre. L'enfant accourt.

— Papa ! hurle-t-il, ça va ?

— C'est rien fiston, mon genou se dérobe parfois lorsque je porte des charges lourdes.

— Ah...

— Cela n'arriverait pas si tu me donnais un coup de main ! peste l'homme en se relevant.

Le chef de guerre ignore les reproches du blessé, son devoir l'appelle, bien plus grand que tous les sarments de toutes les vignes du monde.

Deux bonnes heures s'écoulent. Le soleil décline sur les affres de la bataille lorsque sonne l'heure de la retraite.

— Papa ?

— hmm...

— Ca va ta blessure ?

— Mon genou ? Ca va aller, faut bien.

— Pourquoi tu es seul à travailler dans ta vigne ?

— Pourquoi ? Parce que je n'ai pas les moyens de prendre des saisonniers cette année. L'assurance ne m'a pas encore indemnisé pour les dégâts de l'année dernière. Tu trouves ça juste ?

Pendant un court instant, l'enfant fronce les sourcils. Il ne comprend pas ce que cela signifie. Il regarde le visage buriné de son père. Coiffée de son chapeau poussiéreux, sa silhouette évoque un cowboy fatigué, les éperons et le lasso en moins.

Le sentier est maintenant cerné par une forêt sombre et dense. L'enfant s'arrête, scrute le feuillage immobile, le silence et la pénombre. Lui, il sait. La forêt se cache des yeux des hommes, elle dissimule ses secrets et ses joyaux.

Lorsque les arbres guetteurs donnent le signal, des milliers de petits mammifères aux yeux fluorescents virevoltent de branche en branche, toutes les fleurs qui poussent à leur pied éclosent alors à vue d'œil et inondent les sous-bois d'une lumière féérique. L'enfant pose la main sur le tronc rugueux d'un arbre guetteur comme s'il voulait l'attendrir, lui soutirer le Sésame d'entrée dans son monde, rien que pour une nuit.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques bon sang ? invective l'homme qui a pris de l'avance.

— J'arrive Papa !

De retour à la maison, l'homme jette négligemment sa veste crasseuse sur la table du vestibule et risque un œil dans la cuisine. Il n'arrive pas à se défaire de cette satanée habitude, comme si sa femme était encore là. Il pousse un soupir au moment où il s'affale dans son fauteuil à bascule. Il fouille dans sa poche, en tire un cigare entamé qu'il pince entre ses lèvres, sans l'allumer. Puis son regard inquiet se perd dans le vide.

L'enfant, lui, a déjà regagné sa place habituelle, adossé contre un talus, au fond du jardin. Il lève la tête vers le ciel, caresse d'un regard la cime des arbres qui rougeoient sous les dernières lueurs du soleil couchant. Il hume les parfums charriés par le vent, dodeline de la tête comme s'il en percevait le chant. Puis il fouille dans sa cachette. Un coup de tonnerre retentit au loin, une forêt s'illumine.

Religieusement, l'enfant ouvre un livre.

Lire sous la table

Marie BERCHOUD

Elle est jeune. Elle a des théories. Elle les précède, propageant la vie comme un incendie. Elle écrit au tableau les salutations d'élèves. Ensuite on traduira le claquement des paumes, la main sur le cœur et le sourire. Leur parole faite écriture les sortira du magma sonore où clignotent les formules déjà là, les gestes, ou que dalle. Elle, son frère illettré est mort à quinze ans. Mourir à cet âge, dit-elle, – n'import' *nawak* ! Ils ont ri. Ils doivent se tortiller, imaginer dieu sait quoi.

Un silence la fait se retourner. Connerie en formation ? Le vautour qui planait a plongé sur sa proie ? Ses vingt élèves de SEGPA¹ retiennent leur souffle. Non, dix-neuf. Ludovic, venu du quartier H et laid, n'est plus à sa table. Mais dessous, allongé au sol. Elle fonce, l'attrape aux épaules. Il résiste, ses pieds crochent les pieds du pupitre. Elle le tire, l'assoit, met un genou en terre près de lui. Elle connaît la musique, il joue la poupée de chiffon, molle, démantibulée. Il joue ce qu'on lui fait. Elle va dire « Alors, Ludovic, tu veux mourir, c'est ça ? », se retient : hier n'est pas aujourd'hui. Elle laisse descendre sa voix, la pose au bon étage, dit :

— Ludovic, tu sais, c'est pas super ce qui se passe là-dessous, tu ferais mieux d'en sortir. T'as le droit, allez, on t'attend.

¹ * SEGPA, section d'enseignement général adapté, classe de collège

Il hoche la tête, yeux vagues, tout ça sent la beuh ou pire, une trace court en travers de son cou. Peut-être aussi ailleurs. Il a déjà été signalé. CMPP, médecin, six mois à un an de délai pour un rendez-vous. De quoi bien détruire. Ludovic ferme les yeux, hésite, il s'en faudrait d'un souffle. Et non.

Elle envoie Malika chercher le surveillant. Il va extraire Ludovic de son plancher, le tracter chez le CPE, au besoin en sac de patates sur l'épaule. À la porte, elle lui dit à voix basse, *Doucement, il y a eu assez de dégâts.*

Mais de quoi parle-t-elle ?

Hier revient, ça arrive, et pas qu'à Ludovic. Mais non, c'est fini, ni-ni ! Lire l'a sauvée, lire sauve, il faut apprendre. Elle regagne le front de classe. Élèves trop discrets, qu'y a-t-il ? Elle le saura un autre jour.

Hier n'est pas aujourd'hui. *Maintenant, lisons*, dit-elle. Eh oui, certains mots ou groupes de mots passent à l'oral, quand on est entre nous, mais au-delà c'est mort. Comment on ressuscite la parole ? En écrivant juste, pour lire et relire, offrir et partager. Ils le font, à tour de rôle, et on rigole des erreurs. Ludovic ? On fait avec et sans.

Non, hier n'est pas aujourd'hui. Son frère Y., dit Mimi, est mort à leur âge. Lorsqu'il avait six ans et elle quatre, ils se réfugiaient sous la table. C'était chez mamie. Le tapis de table était tissé de dahlias, ils tournaient au-dessus d'eux comme des planètes inconnues, et les franges de ce tapis oscillaient d'un souffle venu d'ailleurs. Ils lisaiient en douce et en vrai. Le livre des lettres entre ses mains, son livre à lui l'aîné, elle montrait l'une puis l'autre en disant comme maman, *Oh, Ah, Euh, Hue, Hi.* Et lui, le *refuznik* de l'école, cueillait les franges du tapis de table pour les lui fourrer

dans sa culotte. Oh non ! non mais alors ça c'est, c'est... Il ne la tapait pas, ne criait pas, ne déchirait plus le livre, mais il y avait ça. Ce prix à payer pour qu'il apprenne et qu'elle puisse continuer. Il était dans une classe à part, mais une vraie classe.

La sonnerie de dix heures ressuscite les élèves, elle ouvre la porte, ils filent, et s'enfuit la scène d'enfance. Qui devient bulle de savon irisée, larme énorme et fragile, elle perle à ses yeux, lumière sèche, mouillée. L'enfance, les bruits, cris, bêtes, fluides et froissements, ce grand cœur partout battant, étoiles et valse des pluies, neige en flocons, cailloux rochers plus grands que soi, mais aussi mer, nausée, grand voile, foc et spi déployés au vent. L'ombre brune beige tangue, et gitent les lettres bêtes animées cris fourmis qui portent et croquent les secrets pour les vomir ensuite. Le monde s'est éteint, restent en soi les lettres, sinon quoi, qui ?

Mamie. Ses chaussures portent deux yeux de cuir ronds reliés d'une chaîne d'or ; on la voit, est-ce qu'elle les voit, non, les grands ne regardent pas en bas. Elle appelle *Lina*, et d'un coup, ses mains saisissent *Mimi*. Elle dit, *Vilain, Mimi !* Une voix s'élève alors : *Pas Mimi vilain, Mamie !* Voix rauque, revenue. Lui. Il parle de nouveau, il n'est plus malade ! Elle le savait, il comprend comme nous. C'est juste qu'il ne veut pas parler, la grève, il fait la grève.

Retour à la maison. *Mimi* est pensionnaire dans un Institut. Après-midi ordinaire, maman sort la planche à repasser. La future grande se saisit du premier livre de lecture à elle, achetée par les parents, la *Méthode Boscher*, ouvre la page, suit du doigt, et dit. Sa mère valide ou corrige.

Il y a aussi des chiffres en bas de page, pour compter. Conter, c'est dans les voix du soir et les vrais livres.

Comment a-t-elle appris à lire ? Sous la table, les tables, corps et âme. Puis en posant ses coudes sur sa table, tiens ! Là, elle ajuste le corps sensible, la mémoire et l'esprit. Oui, elle a des théories. Enracinées dans la mémoire et l'attention.

Du placenta à la bibliothèque... it was a long way Hubert LETIERS

Né par accident d'un père affairiste mégalo et d'une quarantenaire en fin de mannequinat, aucune comptine ni fable n'ont jamais résonné au-dessus de mon berceau. Quasi-inexistantes dans une bibliothèque familiale où les livres étaient avant tout des meubles d'exposition, même les rares BD qui s'égaraient entre *Le Prince* et *La République* ne suscitaient pas en moi l'envie d'ouvrir la porte d'une phrase, encore moins de claquer des pages l'une derrière l'autre.

J'avais l'impression que les livres me séparaient des choses, m'isolaient du monde, brouillant les images qui m'entouraient. Et même si à l'école primaire j'avais avalé l'alphabet sans difficulté, au point de savoir très vite le déglutir dans des phrases correctement mâchées, je trouvais l'essentiel des textes qu'on m'imposait particulièrement emmerdants ; des charades absurdes, des chapelets de mensonges, des fados éraillés, des fables idiotes. Les frissons n'étaient jamais au rendez-vous, les révélations encore moins. Il y avait selon moi dans la lecture une étrange dynamique, rébarbative, qui consistait à sans cesse alterner doutes et réponses. Bref, jusqu'à l'adolescence, lecture rimait pour moi avec torture. Et je n'avais pas une âme de fakir. Je me sentais plus à l'aise avec les chiffres et les équations. Un univers parfois abstrait, certes, mais sans métaphores ni ambivalences... Ronsard et Du Bellay

m'anéantissaient, comme le faisaient toutes les figures imposées auxquelles on cherchait déjà à me soumettre.

À quinze ans, sur l'initiative de mon prof de maths, je découvre Pascal et Descartes. Ma prof de français lui avait semble-t-il confié sa déception face à mes réticences littéraires, lui déclarant qu'elle me trouvait « volontairement inculte en dépit d'une réelle faculté à savoir emboutir les mots pour formuler des pensées »... Les chiffres et les lettres dans une seule et unique tête ! C'est le premier déclic...

Montesquieu, Voltaire, Montaigne, Kant, Bergson, Spinoza... J'enchaîne pendant deux ans. Si je n'assimile pas tout, je m'acharne, séduit, admiratif et souvent convaincu. Mais au milieu de ce panel philosophique, aucune place pour le roman ni la poésie... « Ces lectures de l'inutile » pensais-je sans doute.

Après un bac scientifique j'atterris en Prépa. Au programme, deux heures hebdomadaires de français ; quatre livres imposés à lire en deux ans ; l'épreuve de français des concours d'entrée aux grandes écoles portaient alors exclusivement sur les quatre ouvrages choisis. Bien qu'il s'agisse d'écoles d'ingénieurs, le coefficient de la seule épreuve de français est généralement très élevé, faisant de la littérature une matière hautement sélective, voire disqualifiante pour 80% des candidats...

Et merde !... Je dois me coltiner André Breton, Marguerite Duras, Sartre et Camus... L'enjeu m'oblige à me recaler le cerveau. Avec *Nadja* d'André Breton, je coince. Je me retrouve catapulté à des années-lumière de mon référentiel... Le roman est court et les Surréalistes ne sont à l'évidence pas la tasse de thé du prof de prépa ;

pépère ne s'étend donc pas... Résultat, je n'ai rien pigé à *Nadja*. Mais voilà que je persiste avec l'entêtement du matheux, obsessionnel au point de rentrer malgré moi dans la peau du personnage, pour finalement, et à mon corps défendant, m'y perdre avec délectation.

Au concours d'entrée d'une des écoles - auquel j'ai par ailleurs échoué -, l'épreuve de français porte sur *Nadja* et se résume à une simple question : « Dans le roman d'André Breton, l'auteur refuse de partager avec *Nadja* une seule expérience. Laquelle ? » Je m'entends encore murmurer spontanément, « celle de la folie ». Je ne développerai qu'une page recto verso sur ce qui vient de m'apparaître comme une évidence. 18 sur 20 !... Comme quoi, « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement,... » argumenteront certains exégètes...

Toujours est-il que le second déclic, celui qui m'a révélé la pleine puissance suggestive des romans, se produit durant cette épreuve, pendant que je cafte la dérobade de Breton face à son héroïne... La vérité, aussi polymorphe soit-elle, est un joker insaisissable qui se cache souvent dans les fictions. Et cette vérité, maintenant je la cherche et la trouve dans les romans ! Tu le crois, ça ?...

Alors... c'est Bobby Nadine LAMAISON

La grand-mère ouvre le livre sur ses genoux. Elle prend garde à le maintenir en position d'oiseau dans le ciel, les ailes à peine repliées. On ne pose pas un livre à plat, on prend soin de son dos. Les doigts longs et fins caressent la gouttière, remontent jusqu'à l'angle droit, vers la tête. Du bout de son majeur la grand-mère soulève le feuillet et le rabat sur le côté gauche. Que je ne te vois jamais mouiller ton doigt pour tourner une page ! Il y a de la vénération dans ses gestes, une certaine lenteur. Enfin elle remonte ses lunettes sur le haut de son nez et pose son regard sur l'enfant.

L'enfant attend, les yeux brillants.

La première histoire a été celle d'Anémone, « Il était une fois une ravissante petite fille... » et d'une mystérieuse pierre noire. Un voyage au pays des étoiles, avec des fées, de la musique, un planeur, la contemplation des merveilles. Depuis, l'enfant vit dans cet enchantement venu d'un recueil illustré à l'aquarelle, et que la lecture à voix haute de la grand-mère libère. D'autres cieux sont venus, d'autres histoires.

Elle ne perd aucun des rituels de la lectrice. Elle respire l'odeur d'amande et de vanille qui émane du papier. Elle ferme les yeux. La magie c'est maintenant. Elle attend La belle au bois dormant et ses marraines les fées, le Chat avec ses bottes en cuir et la princesse dans son carrosse, le Petit Poucet et ses frères. Elle ramasse ses jambes, les enserre dans ses bras. Elle va avoir peur mais les ogres ne gagnent jamais. Quand sa grand-mère ouvre les livres rouges avec

le médaillon illustré sur la couverture, elle sait qu'elle va voir le sourire de Boucles d'Or ou la robe de lune de Peau d'Âne. Elle demande : encore ! Il y a tellement de livres dans la bibliothèque ! Elle a trois ans, quatre ans... Son plus grand désir est d'être enfin capable de donner vie à Cendrillon ou à Tom Pouce sans avoir besoin de sa grand-mère, de pouvoir emprunter seule le chemin des découvertes. Savoir lire.

L'enfant a grandi. Elle reçoit des mains de l'inspecteur primaire ses premiers livres rouges pour son Prix d'Honneur : la comtesse de Ségur en trois volumes. Au début elle suit avec le doigt pour n'oublier aucun mot de la phrase. Et bientôt elle sautera allègrement dans le dix-neuvième siècle, assumera les bêtises de Sophie, se prendra d'affection pour Paul, Camille et Madeleine. On l'appelle « mademoiselle », elle dit « vous » à sa maman. Les filles de sa classe ne comprennent rien de ces subtilités. Ses secrets sont dans ses livres rouges. Elle traque les mots nouveaux qui lui donnent le vertige et qu'elle répète à voix haute, avec délectation, avant de les chercher dans le dictionnaire : courtoisie, affront, prédiction, audace, défi, propriétaire...

A chaque anniversaire, chaque Noël, chaque occasion de récompense, l'enfant réclame d'autres livres et chaque fois qu'elle reçoit un ouvrage elle est prise de la même fébrilité. Quelle révélation cette fois ?

Elle a son premier fou rire avec Fifi Brindacier, le cœur qui s'emballe aux côtés du Petit Prince, des larmes pour Poil de Carotte. Elle veut tout engloutir et se gaver d'images, d'impossibles, d'excentricités, de sauts dans l'inconnu. Et plus tard, ressentir la chaleur des terres de Provence et l'humidité des ruelles de Londres, se perdre dans

les forêts canadiennes et rencontrer Vendredi sur une île déserte. Même malade, fiévreuse, à la botte de la varicelle ou de la rougeole, elle se console, aidée de vignettes colorées, en partant explorer le monde par la grâce d’Hergé et la complicité de son père. Elle a de la chance, le seul endroit où elle peut se rendre seule est la librairie, au bout de sa rue. Entre les rayonnages traîne un parfum mêlé de vieux bois, de feuilles d’automne et de cire, et elle frémît devant les collections : Rouge et Or, Verte, Idéal... Elle les convoite et elle s’enthousiasme à imaginer tous les héros, toutes les héroïnes qui dorment entre les pages et qui l’attendent.

Elle a deux vies et saute à pieds joints de l’une à l’autre. L’autre nourrit l’une, elle la conduit vers des ailleurs, des passages, et lui donne du sens. C’est sa marelle à elle.

L’enfant n’est plus tout à fait une enfant, pas encore une grande personne. Sur les étagères de sa chambre Les Contes et Légendes côtoient Charles Dickens et Henri Bosco, Mérimée, Jack London, Daudet... Aux romans d’aventures elle préfère aujourd’hui George Sand, Stendhal, mais aussi Vigny Chateaubriand, Musset, ces auteurs et ces poètes qui la ramènent au dix-neuvième siècle et créent définitivement des liens sacrés d’un écrivain à un autre pour lui dire les gens et les époques, et tisser le fil rouge de ce qu’elle est en train de devenir. Ils sont ses réserves d’émotions, car ce qu’elle aime par-dessus tout c’est la vibration qui court de la phrase vers elle, parfois jusqu’à ses larmes.

Elle prépare un exposé à présenter devant sa classe. L’édition de Graziella dans la collection Bibliothèque Précieuse est posée sur son bureau. Elle prend garde de ne pas casser la tranche du livre cartonné, et puis elle entre dans la porosité des mots.

« Un nuage sur l'âme couvre et décolore plus la terre qu'un nuage sur l'horizon. »

C'est là, ça lui donne des frissons, c'est son addiction, son nectar, le bout de la quête, et cela s'appelle la Beauté.

Dans sa vie, après Lamartine, il y aura mille autres beautés.

Sur une terrasse, dans un crépuscule d'été, une enfant aux boucles blondes, pose un livre sur ses genoux, l'ouvre, et, concentrée, suit du bout de son index potelé les lignes d'encre noire sous les personnages dessinés, ouvre la bouche et commence son récit avec application : « Alors... c'est Bobby et Églantine... ». Il fait sombre, le livre est à l'envers. Elle a trois ans.

« Qu'est-ce que tu fais ? » demande l'enfant devenue mère à sa fille.

« Ben... répond l'enfant aux boucles blondes... je lis ! »

Des Black Hills à Frisco

Guilhem CADOU

Par quel pied faut-il commencer une journée réussie ? Tom ne sait plus et de toute façon, il n'est pas superstitieux. Il n'a qu'à la débuter à pieds joints.

Facile à dire. Sa chambre ressemble à la carte d'un monde parallèle aux méridiens multicolores. Tom cherche une piste d'atterrissage pour pieds à réacteurs. C'est dimanche et les escaliers de la maison ne sont pas encore réveillés. La maison, c'est l'univers et la chambre une planète qui déroule son matelas de pays entre quatre murs. Tom a neuf ans quand il pose ses pieds nus dans les plaines duveteuses où chassent les Lakotas. Il couche son indien en terre cuite dans les poils du tapis. C'est le temps de l'affût, l'épreuve de la patience. Il s'allonge et ses yeux se ferment pour imaginer l'aigle au-dessus des Black Hills. Dans les gorges d'ocre et de poussière, les serpents à sonnette cherchent le couvert des buissons mais le rapace a déjà choisi. Le garçon glisse une main à travers des buissons de moquette et sur la bande dessinée, Yakari le salue d'une main levée. Un pélican enrhumé éclabousse le barrage des castors et Tom expérimente la rencontre avec l'autre, celui qu'on appelle l'étranger. Il se demande s'il a déjà été l'étranger de quelqu'un, cela ne lui semble pas évident. Il peine à comprendre le mécanisme du rejet. Ça ne doit pas être enfantin. Les grands sont plus doués pour jongler avec les préjugés.

La nuit dépose son chapelet d'étoiles sur les grands espaces, elle n'a pas encore été polluée de néons.

Peut-être s'est-il rendormi. C'est le bourdonnement d'un moteur qui le tire de son rêve aux odeurs de foin et de cuir tanné. Tom a douze ans sur le chemin de l'enfance et ses jambes sont bien frêles pour porter ses envies d'ailleurs. Il veut voler et voir s'allumer les sables d'or du désert africain aux heures orientales du jour. Un avion virevolte entre ses doigts et son pouce déclenche des turbulences que l'appareil négocie dans l'anonymat du ciel.

Il ne lâche plus son Concorde. Depuis qu'il a dévoré *Courrier sud*, il s'imagine pilote de l'Aéropostale en route pour Dakar. Le jouet se pose entre les plis du duvet qui dessine un champ de dunes ourlées d'ombres chinoises. Tom admire d'autant plus ces héros de papier qu'il n'a pas vraiment le goût du risque. « Il y a les histoires pour vaincre les montagnes et traverser les déserts », se dit-il quand du fond de son lit il tremble de peur sous une pluie d'éclairs argentés. Il s'en veut de ne pas avoir l'étoffe d'un héros et se demande si le courage s'apprend comme les tables de multiplication à l'école.

C'est son premier *Moby Dick* et Tom a treize ans. Il ne voit que le *Loup de London* pour rivaliser avec le capitaine Achab. L'océan déroule ses lames de parquet sous la fenêtre, comme une passerelle pour l'ailleurs.

Tom a grandi la vie sur la mer. Il est de ces maritimes qui la regardent les pieds sur terre. Les bateaux, il les aime échoués par la marée basse, vaincus par le corps-mort, comme des thons germon un hameçon dans la gueule. Tom gagne la rangée des barques en panne en évitant les bancs de vase dans lesquels coques et palourdes font du gras en

attendant la razzia des grandes marées. Quand il se penche à l'avant de son navire, les mouettes le bombardent de fiente et il tourne ses canons imaginaires vers le ciel sans défense qu'on ne peut blesser. Il n'a pas encore dévoré Conrad et Loti, Stevenson et Queffélec mais ils habitent déjà les murs du salon. Les livres dans les bibliothèques sont des aventures qu'on lui promet. Et les promesses faisaient les meilleurs lendemains, quand elles étaient tenues.

Au large – le sien, pas le vrai – les grands pins d'Irus caressent la plage de leur ombre pataude. Tom sait qu'en suivant la côte il rejoindrait l'embarcadère et les hordes de touristes qui déferlent sur l'Île-aux-moines. Les îles bretonnes prennent des accents caraïbes et les pavillons multicolores dessinent des têtes de mort en noir et blanc. Les pirates ne lui font plus peur. Le folklore a fini de diluer le sang versé dans du soda mondialisé. Il ne regarde pas les falaises de Groix de la même façon. Sur les îles, comme dans la chanson, « l'enfer n'est pas si loin » et la devise du marin « tiens bon jusqu'au matin ».

La marée est fidèle à la Lune, l'écume cavale et inonde les trous de couteaux et les galeries des vers de sable. C'est le retour de la vie pour le peuple de l'estran. Pour l'enfant, c'est le temps de la baignade. Il se dit que toujours il préférera traverser les mers à longueur de pages que d'embarquer pour l'horizon sur des coquilles d'aluminium. La mer est un pays du livre. Face à elle, l'imagination se débride car les barbelés ne poussent que sur les prairies.

C'est décidé, Tom sera marin de papier. Le soleil pointe à l'angle du toit de la maison de Toto. Le vieil homme doit avoir rejoint son atelier dans son bleu de travail trop grand pour son corps de vieillard. Ses yeux lui jouent des tours de

magicien mais il lui reste ses mains. Sur le morceau de bois, elles cessent de trembler et les tâches de tabac évoquent un nuancier de veines centenaires. Tom a essayé un peu mais sa patience est sélective et il la réserve pour d'autres chantiers.

Il a quatorze ans et le soleil de l'été rappelle qu'on s'est levé trop tard, même si les longues soirées finissent par donner raison. Tom s'évade dans les planches de Corto Maltese comme le marin dans les Mers du sud. Il n'a jamais espéré arriver quelque part comme il n'aime pas le mot *fin* au terme d'une histoire. Banshee, la femme dont Corto tombe amoureux dans *Les celtiques* lui parle d'un pays protégé par des rubans de brouillard et des rideaux de pluie sur la mer. Dans les bulles de Corto, Tom caresse le mot *liberté* et pour une fois ce mot a une couleur et une odeur. C'est le brun des montagnes et la fumée de la tourbe.

Le jeune homme a tourné le dos au soleil et son ombre s'allonge sur la carte dépliée. C'est une passion dont il évite de parler à ses copains. Comment leur expliquer qu'il passe ses soirées à arpenter les cartes IGN de son père ? Les noms inconnus dégagent des parfums d'épices ou de laine et les montagnes surgissent entre les courbes de niveau. Il faut deviner une brèche dans les falaises de Gavarnie et prévenir les rapides dans le lit du Tarn, vers Sainte-Énimie. La bête du Gévaudan traîne dans les forêts de Margeride mais les murs du Malzieu sont à l'épreuve des monstres. Les cartes dessinent le monde en figurés et les voyages s'y écrivent en robe de chambre. Tom ferait bien de s'habiller. Il est devant la porte et la maison s'agit juste derrière. À un moment, il faut quitter sa chambre d'enfant pour vérifier si le monde qui bouillonne a emprunté un peu aux rêves de papier.

C'est le jour de ses dix-sept ans et Tom a la main sur la poignée. Sur son lit défait, un coin de livre émerge encore du drap chiffonné. C'est le dernier livre de son enfance et le premier du reste de sa vie. Collé au pare-brise et le cul sur la jante, il a pris la route de Kerouac, alignant les miles sur l'asphalte surchauffé des transaméricaines jusqu'à Big Sur et Frisco. Il a lu *On the road* comme on entre en religion ou comme on en sort, sans demi-mesure.

Tom prend une profonde inspiration et s'engage dans l'escalier. L'enfance se referme comme un livre qu'on a ouvert mille fois. Elle est comme la marée disparue à l'horizon mais qui rejoint toujours le rivage, l'écume jaunie par le sable, chargée des débris et des trésors qui font la laisse de mer.

Plans Fixes

Catarina VITI

Quand je repense aux premiers livres de ma vie, aux premières lectures, je ne retrouve pas d'histoires, seulement quelques images, comme si ma mémoire avait voulu privilégier ces moments, en faire des îlots suspendus de silence et de paix.

INT - Jour. Plan large. Une cuisine.

Un homme est assis sur une chaise. Sur ses genoux, une petite fille (deux ans environ). L'homme est grand et fort. Pantalon bleu de travail, chemise de bûcheron.

Même scène – Plan rapproché.

De la sciure brille dans les sourcils de l'homme, dans ses cheveux, sur les poils de ses avant-bras. L'homme est rentré de l'atelier, fatigué ; il fait chaud, il sent la transpiration et les tanins de cèdre rouge. Il aimerait prendre une douche, maintenant, mais elle, la petite, l'attend tous les soirs sur le pas de la porte avec le livre *Vif Éclair* à la main. Il doit lire d'abord.

Même scène – Panneau arrière – Plan moyen.

La petite tient le livre ouvert sur le rebord de la table. De son doigt, elle suit le texte lu par l'homme. La voix est lasse. Pourtant il lira le livre jusqu'au bout. Elle chuchote en même temps que lui. Elle connaît l'histoire par cœur. Lui aussi, depuis le temps.

« Encore ! » dit-elle quand il se tait enfin.

« Non, ça suffit pour aujourd'hui », fait-il en refermant le livre.

INT- nuit. Plan américain. Une cuisine différente de la précédente, éclairée par un piteux plafonnier. La table est dressée, mais le couvert n'a pas encore servi. Une jeune femme et la petite (six-sept ans) sont attablées. Elles attendent on ne sait quoi ou qui.

La mère lit.

Plan rapproché sur la femme.

Elle s'applique, met l'intonation :

« *Gwynplaine était le frère, l'ami, le guide, le soutien, le semblable d'en haut, l'époux ailé et rayonnant, et là où la multitude voyait le monstre, elle voyait l'archange. C'est que Déa, aveugle, apercevait l'âme.* »²

Gros plan sur la femme.

Elle est belle, belle, mais éteinte ; elle lit le livre à la couverture d'un vieux vert tout passé. Trouvé le matin même près d'une poubelle.

*

INT - nuit. Plan de demi-ensemble. Une chambre. Une lampe est allumée sur la table de chevet. La petite est à genoux, le livre ouvert sur le lit. Devant elle, assis sur le lit : son auditoire. Jimmy (le lapin à l'oreille gauche cassée), Martin (l'ours) et Donald (Donald).

Plan de taille. Comme si la caméra était posée sur l'épaule droite de la petite.

L'ombre démesurée des animaux se projette contre le mur, derrière eux. Ils semblent écarquiller leurs grands

²Victor Hugo *L'homme qui rit.*

yeux de porcelaine pour mieux entendre le murmure off de la petite :

« *Un frisson les parcourut. La forêt était noire et profonde ; ils étaient seuls, perdus et ne pouvaient plus compter que sur eux-mêmes.* »

Le premier conte de Théa

Antoine SOLAIRE

Il était une fois un paysan, Toinou, qui voulait devenir roi. L'argent ne l'intéressait pas. La gloire non plus, d'ailleurs. Tout ce qu'il voulait, c'était mettre à l'abri du besoin l'amour de sa vie, Clarita et leur merveilleuse fillette, la petite Théa.

Les temps étaient rudes dans leur royaume. Un méchant roi nommé Emmanuel Premier, régnait sans partage sur les Français. Il était affublé d'un nez crochu, de petits yeux creux et d'un sourire malicieux. Sa fourberie était sans égale, et il recherchait uniquement le bien de ses amis.

Accompagné de ses fidèles généraux et conseillé par le méchant Castanier, il oppressait sans relâche les pauvres gens. Quel malheur !

Bien sûr, son peuple avait bien tenté de se rebeller. Un beau matin les poissonniers, les charpentiers, les cheminots, les enseignants et même les personnes âgées, s'étaient peints la figure en jaune, avant d'aller défilé dans les rues.

Quelle fierté de retrouver cette unité perdue ! Toinou y avait même cru : la révolution était en marche. Malheureusement, le méchant Castanier fit taire leurs chansons à grands coups de canons. Le mouvement populaire finit par s'essouffler car les villageois manquaient de cohésion.

Tout espoir perdu, Toinou travaillait d'arrache-pied aux champs, moissonnant le maximum de blé pour ses seigneurs. Son dos lui faisait mal mais il tenait bon, car il

fallait bien manger, s'habiller et conserver un toit sous lequel loger.

Un jour, fatigué de cette vie qui n'avait aucune saveur, Toinou décida de devenir troubadour, pour redonner le sourire aux siens.

Malgré son illettrisme presque complet, il se lança chaque soir, après sa dure journée de labeur, dans l'écriture d'un cahier de chansons, à destination du peuple.

Dedans, on y trouvait des textes qui suscitaient de la joie, de la tendresse, de l'amour, et même de la justice !

Son but était simple : procurer le maximum de bonheur. Tous les habitants de son village le soutenaient. Ils apprenaient ses chansons par cœur, et cela leur donnait du baume au cœur.

Toinou et Clarita, sa femme, en étaient très fiers. Si bien qu'ils envoyèrent une copie des textes à leurs seigneurs locaux, en espérant que ces derniers les diffuseraient au plus grand nombre.

En ces temps si sombres, cela semblait une bonne idée. Et puis, cela leur permettrait peut-être, de s'extraire de leur condition de paysans.

Malgré toutes ses prières, Toinou ne reçut aucune réponse. Les seigneurs restaient malheureusement hermétiques à son ode à la joie.

Un jour, Toinou s'allongea au bord d'une rivière, pour faire couler de l'eau fraîche le long de son dos meurtri.

Il adressa une prière à l'eau :

— Ô, chère rivière ! Toi qui nous prodigue tes bienfaits, ne veux-tu pas m'aider ? Ton eau claire irrigue ces terres, et ta fraîcheur soulage nos douleurs. J'ai besoin de ton aide, chère rivière...

Il ne s'attendait à aucune réponse. Mais comme un miracle, une voix féminine et douce s'éleva du clapotis de l'eau :

— J'entends ta prière, jeune paysan. Que me veux-tu ?

— Ô, ma bonne fée ! répondit Toinou. Quel bonheur de vous entendre ! J'ai tant besoin de votre aide...

— Je sais ce que tu as dans ton cœur, Toinou, répondit la bonne fée. Tu veux devenir troubadour, et aider les villages avoisinants. Est-ce bien cela ?

— Oui, ma bonne fée.

— Penses-tu d'abord à toi, ou bien aux autres ? demanda-t-elle, d'une voix cristalline.

— Ma bonne fée, je ne vous mentirais pas, je pense d'abord à moi, à ma femme et à mon enfant. Mais j'aimerais tant que le monde soit plus juste. J'aimerais tant que la corruption de notre royaume disparaisse et que les villageois volontaires et courageux jouissent enfin du fruit de leur travail...

— Ta franchise me plaît, répondit la bonne fée. Prouve-moi que tu as pour but d'aider les autres, et que tu ne penseras pas qu'à toi, une fois que tu auras acquis une belle renommée. Alors, je t'aiderai.

— Comment ? demanda Toinou.

— Si tu réussis à convaincre trois chefs de village de rallier ta cause et de se dresser contre l'oppression, alors je t'aiderai.

Toinou ne perdit pas une minute. Il fit son balluchon, embrassa fort sa femme et son nourrisson, puis il quitta son foyer, guidé par les étoiles brillantes dans la nuit.

Après une longue route, il rencontra le premier chef, Mickael. C'était un brave seigneur de blessés, aux gros

biscoteaux, qui l'invita à dormir sous son toit. Selon lui, il fallait aider les nécessiteux, quel qu'en soit le prix. L'argent ne devait jamais être déterminant.

Au petit matin, il accepta de rallier la cause de Toinou et ils prirent la route ensemble.

Le jour suivant, affamés, les deux amis rencontrèrent le second chef de village, Damien. Un grand africain, tout de tissus colorés vêtu, qui réparait bénévolement les carrioles de ses voisins. Damien n'avait cure de l'argent, le fait d'être utile lui suffisait. Il les invita donc à partager son dîner, et il accepta de rallier leur cause.

Ils prirent la route ensemble.

Enfin, le troisième jour, Toinou, Mickael et Damien firent la connaissance du dernier chef de village, Jocelin, le chamane. Jocelin réparait les cœurs et les âmes meurtries, grâce à la parole. Il leur offrit à tous le gîte et le couvert. En quelques heures de discussion avec lui, Toinou et les deux chefs de village redécouvrirent leur vraie nature. Ils eurent l'impression de devenir plus sages. Le chef de village accepta de rallier leur cause.

Ils prirent la route tous les quatre ensemble.

Tous ces chefs avaient accueilli Toinou avec tant de bienveillance, que cela avait amélioré sa manière de voir le monde.

Le lendemain matin, ils se présentèrent ensemble devant la rivière enchantée, en faisant malgré eux un raffut pas possible. Jocelin jouait des percussions, Damien et Toinou chantaient, et Mickael dansait.

Toinou s'adressa à la rivière, sur un ton enjoué :

— Ma bonne fée, me voici !

— Bonjour Toinou, répondit-elle. Tu as réussi ?

— Oui, ma bonne fée.

— Qu'as-tu appris de cette aventure ?

— L'important n'est ni l'argent ni la renommée. C'est la bienveillance et l'amour de son prochain. Je promets de brandir haut et fort ces valeurs, si tu acceptes de m'aider.

— Bien, répondit-elle de sa voix claire. Félicitations, tu as trouvé comment améliorer la vie de ton peuple. Les bonnes paroles peuvent tout changer quand elles sont accompagnées des bonnes actions. Ferme les yeux, cher Toinou. Vous aussi, chefs de village. Et comptez tous les quatre jusqu'à cent.

Ils s'exécutèrent. Lorsqu'ils rouvrirent les yeux, chacun portait une tenue magique, en apparence. Toinou ne le savait pas, mais en fait, c'était juste de beaux habits. Il avait déjà tout le nécessaire, pour devenir un grand troubadour : du talent, de la bienveillance et des personnes qui croient en lui.

Dans sa main, il tenait le récit de son périple, et toutes les histoires magnifiques qu'il avait créées.

Toinou ne sollicita plus jamais ses seigneurs. Il voyagea de village en village, avec ses amis, les chefs, pour réciter ses belles histoires et colporter de la joie.

Son succès fut si grand, qu'il put en faire son métier.

Ses récits colorés, pleins d'humour et de poésie, couplés au soutien indéfectible des trois chefs de village, suffirent à provoquer une révolte, qui renversa Emmanuel Premier.

Toinou, sa chère femme et leur adorable Théa vécurent heureux et libres, dans la plus grande simplicité.

L'argent que Toinou gagnait, il le redistribuait. Ses dîners étaient l'occasion de réunir amis et membres de la

famille. Il pouvait alors chanter jusqu'au petit matin, pour le plus grand plaisir des siens.

Comme quoi, point besoin de célébrité ni de sacs plein d'or, pour transformer un paysan malheureux, en citoyen comblé.

P. a. p. a.
Muriel LAROQUE

Au tableau noir, ses doigts crochus dirigent nerveusement la règle sur les six voyelles qu'elle ânonne d'une voix aigüe.

A Elle ressemble à une très vieille chouette déplumée, le chignon en bataille, l'air ahuri.

E Les lèvres pincées exagérément, je vois une vieille bique étonnée, grand-mère maternelle de la chèvre de Monsieur Seguin.

I Les babines retroussées, les dents jaunies, elle m'évoque un vieux matou gris, pelé et revêche.

O Je découvre une poule déguisée en vieille sorcière à lunettes, qui a trouvé un couteau.

U La bouche en cul de poule ornée à gauche d'une énorme verrue piquée de trois poils drus, j'aperçois le croupion d'une dinde desséchée.

Y les veines opalescentes de son cou, sous sa peau bleuâtre, se tordent de façon grotesque comme de gros asticots charnus.

Telle était Mademoiselle Perruchon, vieille fille moisie qui m'a appris à lire ainsi qu'à douze autres camarades. Enveloppée ou plutôt sanglée dans une éternelle robe noire, été comme hiver, les jambes recouvertes de gros bas de coton épais, elle sentait l'huile rance comme les ancêtres figés par un ennui mortel. Nous la craignions, sommés, l'estomac noué, d'articuler les six voyelles, puis, plus tard les consoles. Elle nous tenait à l'oeil avec ses petits yeux mauvais, nous forçant à répéter de sa voix grêle et pointue,

les lettres dessinées sur le tableau. La, - ma, - sa, - dada,- papa. Une fois par semaine, derrière une grande table ovale recouverte d'un feutre vert billard où les écoliers prenaient place, nos mères assises, tricotaien t ou faisaient semblant de feuilleter un magazine, le temps que Mademoiselle Perruchon nous interroge à tour de rôle. Chacune encourageait son rejeton d'un sourire bienveillant ou crispé vers un parcours sans faute avec distribution de bons points. Je suis l'avant-dernier à répondre, le corps fluet, tétanisé par le regard maternel qui me griffe le dos et dessèche ma bouche d'autant qu'elle m'a prévenu, vu l'ampleur des frais de scolarité, je lui dois d'être en tête du classement. Une fureur silencieuse me comprime les tempes, j'ai très envie de faire pipi, de courir aux lavabos mais, foudroyé sur place, j'entends, la voix aigüe de l'institutrice : *à toi Thomas*. Brusquement, la sueur au front, le pyjama froissé, l'aurore grise me réveille et s'incruste dans ma chambre d'hôtel. Les yeux écarquillés, le sexe flasque comme une gelée de coings, Mademoiselle Perruchon, dans la brume de mon rêve, me fait encore frissonner. Je me lève en chancelant, le front appuyé contre la vitre froide giflée par la pluie. Doucement, je me reconnecte au monde, cherche mes lunettes qui ont glissé sous le lit et grimace de douleur. Mon orteil vient de heurter le pied du sommier. Un coup d'oeil à ma montre, j'ai juste le temps de prendre une douche puis de courir au Centre des Congrès en tâchant d'esquiver les flaques d'eau. Dans la salle, une voix d'aéroport annonce au public : *Bonjour à toutes et tous. Nous avons le grand plaisir d'accueillir Thomas Simonet qui va ouvrir cette conférence en vous parlant des Techniques de Lecture rapide*. Avec une déférence voilée d'une pointe de jalousie,

le président de séance m’invite à le rejoindre sur l’estrade, en annonçant : *Voici Thomas Simonet, l’homme qui va vous apprendre à augmenter votre vitesse de lecture en passant de 150 mots par minute à 600 mots par minute.* Je traverse un nuage de brouhahas pour rejoindre ma place, avant d’empiler des phrases que j’ai soigneusement raturées, triturées, soulignées. Au même moment, mon portable se met à vibrer, un sms s’affiche « Bravo, ton fils vient de prononcer pour la première fois le mot : P a p a. »

Quel culot !

Jacques COLLIN

Le dernier d'une famille a souvent un destin particulier au sein de sa fratrie et deux éléments importants se dégagent dans ses premiers pas.

D'abord, petit enfant, il récupère les vieux jouets de ses aînés, jouets qui ont éprouvé la maltraitance de leurs premiers propriétaires au point qu'on ne sache plus l'usage premier de certaines pièces.

Ensuite, le benjamin ou « culot », mot qu'affectionnait mon paternel, fait l'étrange expérience de pénétrer dans la même salle de classe que ses aînés, avec les mêmes maîtres. Alors, il voit son chemin balisé. De deux choses l'une : ses frères et sœurs ont été brillants, auquel cas il y aura un petit sourire complice de la part du maître qui sous-entendra : « Ne nous déçois pas ! », ou bien les aînés ont été des traîne-savates et c'est par les cheveux qu'il a fallu les conduire à l'école, c'est par la menace qu'il a fallu leur faire apprendre leurs leçons. Dans ce cas précis, à l'énoncé de son patronyme, le maître secouera la tête et laissera échapper un long soupir. En lui-même, il se demandera combien donc ces parents-là ont fait d'enfants et durant combien d'années il aura à subir cette fratrie ! L'époque de mon enfance fut celle des familles interminables : il était fréquent, dans mon quartier, de voir sept, huit ou neuf enfants issus du même moule. Avec quatre rejetons, mes parents n'entraient pas dans les statistiques de ces familles nombreuses. Autres temps, autres mœurs, autres calculs.

Une fois posé le décor d'une époque, me voici donc parvenu à l'âge de l'apprentissage de la lecture. Passage douloureux pour certains, ce ne fut qu'une formalité pour moi. Dès mon premier jour de cours préparatoire, je savais lire. Bien sûr ! manquaient le vocabulaire, la signification de tel ou tel mot, mais l'alphabet n'avait plus de secret pour moi et lorsque la maîtresse afficha au mur la planche que nous devions déchiffrer, ce ne fut qu'un jeu d'enfant. Notre héroïne se prénommait Cécile. « Cécile joue au ballon », « Cécile promène son chien », « Cécile va à l'école »...

Ce premier jour de classe ne m'apprit rien que je ne sus déjà.

En vérité, le dernier d'une fratrie est aussi le cobaye de cette famille et de cobaye, il se mue en singe savant. Mes aînés s'évertuèrent vite à m'enseigner ce qu'ils avaient appris eux-mêmes. À table, dès quatre ans, on me faisait déchiffrer les étiquettes des bouteilles. Dans la rue, c'était un panneau d'affichage. Sur la route, une plaque d'immatriculation. Tout était bon pour apprendre et la lecture n'était qu'amusement. Puis, il leur fallut un partenaire de jeu, alors j'appris les règles du poker. À dix ans je fumai ma première cigarette. À onze, n'y trouvant aucun intérêt, je fumai aussi ma dernière cigarette. Avec les copines de ma sœur, je jouais à la poupée, au papa et à la maman, à la marchande... mais aussi au docteur ! Ah ! le docteur ! Quel jeu délicieux pour un garçon ! Quelles découvertes que ces terres inconnues !

Enfant, j'étais comme le petit chaton qui en a fini de téter sa mère et qui s'aventure dehors. Il lui faut tout expérimenter et mes expériences à moi furent étonnantes.

Celle qui dépasse les simples planches accrochées au mur par la maîtresse me fut offerte naturellement. Dans notre maison, il y avait un endroit grand de quatre mètres carrés tout au plus et qui desservait d'autres lieux : deux chambres d'un côté, et de l'autre, le séjour et un couloir qui menait à une salle de bains et deux autres chambres. Cet endroit totalement indispensable, mais aussi mangeur d'espace, était nommé « le dégagement », raccourci pour « pièce de dégagement ».

Que faire d'un tel espace ? Y installer le téléphone ? Y mettre des plantes ou un dressing ? Oui, toutes ces options étaient possibles, mais le dégagement ne servit pas à cela. Non ! il servit à y mettre une armoire, en bois de placage très laid, juchée sur quatre pieds fins. Il y avait la place, et même assez encore pour s'asseoir devant sur le carrelage froid.

L'armoire, hormis son style plus que contemporain, se distinguait par une nuée d'autocollants plaqués sur ses portes et offerts généreusement par La Vache-qui-rit, Bonux, Nesquick, Total, Esso, Pif gadget... Ainsi déguisée, elle devenait témoin d'une époque. Mais plus que cela, un véritable trésor se trouvait à l'intérieur, à portée de main, derrière ses deux battants. Il suffisait d'ouvrir et on découvrait la caverne d'Ali Baba : quatre planches horizontales qui soutenaient une montagne de livres. Pas de ces livres que les grands pouvaient lire, avec seulement des mots, non pratiquement que des livres illustrés. C'était une belle pagaille dans cette armoire. Tout était en désordre en permanence et si l'on s'aventurait à chercher un livre en particulier, il fallait tout retourner et mettre un peu plus de pagaille encore. Chaque été, ma mère nous obligeait à

ranger « notre armoire » et, pour quelques jours, les livres se retrouvaient bien en place. Ils côtoyaient albums à colorier, pochettes de feutres, gomme, taille-crayon... Et comme par enchantement, tout ce joli monde finirait par s'entremêler très vite.

Lorsque je listais les désagréments d'être le dernier de la famille, le « culot », je n'avais pas encore mis en avant l'intérêt principal : le livre. Mes frères et sœurs devaient attendre Noël, Pâques, leur anniversaire, le jour de leur fête... pour se voir offrir un livre. Moi, par la grâce de Dieu, j'étais né avec cette montagne magique : *Blanche-Neige*, *La Belle au bois dormant*, *Ali Baba*, *Cendrillon*, *Le Chat botté*... des livres avec des cow-boys et des Indiens, avec des dinosaures, *Don Quichotte*, *Tintin et Le Mystère de la toison d'or*, la version avec les images tirées du film. Dans cette armoire, on trouvait également des *Albums des jeunes*, quelques *Journal de Mickey*, un *Bécassine* survivant de l'enfance de ma mère, des *Rahan* dont raffolait l'un de mes frères, quelques *Lucky-Luke* et autres BD...

La caractéristique commune de ces livres était que, comme les jouets légués par mes aînés, ils avaient souffert de leur maltraitance, et dès que je le pus, je m'affairai à leur redonner une nouvelle jeunesse : colle, scotch, papier kraft, gomme du côté bleu râpeux pour effacer les coups de crayons de couleur désastreux ! Bref, mes aînés m'avaient légué des chefs-d'œuvre, mais des chefs-d'œuvre en péril.

L'apprentissage du livre se fit donc par le biais de la lecture et du respect de l'objet livre lui-même. Et parmi ces livres, se trouvait le plus terrifiant d'entre eux : « la médecine » de ma mère, un ouvrage lourd et épais qu'elle rangeait, je ne sais pourquoi, dans cette armoire. Ce livre,

qui illustrait toutes les maladies à rendre n'importe qui hypocondriaque, nous montrait goitres, variole, eczéma, furoncles, impétigo et d'autres plus terrifiantes. Mais il dévoilait aussi le corps humain dans toute son intimité et apportait les réponses à ces questions que l'on n'ose poser !

Que d'heures j'ai pu passer à lire « la médecine » de ma mère !

Miroir de l'âme

Chris SIMON

La première expérience de lecture dont je me souviens clairement passe par le livre audio. Je pense que j'avais entre 6 et 8 ans. Je n'arrive pas à me souvenir clairement si je savais déjà lire ou pas. Sans doute, j'étais en train d'apprendre à lire. Une période trouble dans laquelle chaque enfant doit connecter les mots écrits et leurs sons. Ce n'est pas rien que d'apprendre à décoder le monde. Se souvenir d'un événement ou d'un moment est une démarche périlleuse. Nombreux détails se soustraient à notre mémoire, mais de temps en temps, les souvenirs s'octroient une sortie et nous inondent par bribes d'émotions et d'impressions vagues. Découvrir l'orthographe des mots dont on connaît les sons relève de la magie. Ses sons répétés depuis toujours se révèlent à nous dans une dimension nouvelle ; ils deviennent visuels. Ils forment des images composées de lettres et de signes. Cette période charnière d'apprentissage de la lecture et de l'écriture durant laquelle je commençais à reconnaître de plus en plus de mots, même ceux des slogans des affiches publicitaires vus des fenêtres du métro, me poussait à écouter des histoires. J'étais assez grande et autonome pour mettre en marche un mange-disque orange reçu quelques noëls précédents. Les jours sans école, je sortais le 45 tours de sa pochette et le glissais dans mon mange-disque - les livres-audio se composaient d'un livret souple illustré avec le texte en légende et d'une pochette en papier qui servait à ranger le disque - Je m'asseyais sur mon lit à l'écoute des premières notes de la

musique d'introduction, puis les premiers mots s'élevaient de la machine. Une voix masculine. J'écoutais l'histoire de La petite marchande d'allumettes de bout en bout. À chaque paragraphe, je contemplais l'illustration et suivais les mots qui l'accompagnaient, puis je tournais la page. Le son déclenche l'imagination d'une façon très différente de l'image. La petite marchande se tient debout sur un trottoir. Il fait froid. Nous sommes le soir de la Saint-Sylvestre, le soir où tout le monde doit être heureux. La neige étouffe les pas des passants indifférents à l'enfant qui ne porte pas de vêtements chauds. Elle va nus pieds par les rues enneigées et illuminées. Harangue si timidement les passants avec ses allumettes qu'elle n'en vend aucune. Le corps raidi par le froid, elle semble seule au monde. J'ai froid comme elle. Sa tristesse me gagne, son désespoir accroît le mien, car sa crainte de se faire gronder en rentrant chez elle sans un sou me saisit. Je me mets à sa place ou je la mets à ma place dans ma vie un peu triste, car mon père n'est plus là - mes parents se sont séparés un an plus tôt -. C'est plus facile d'avoir pitié d'une autre, de ressentir le désespoir d'une autre personne plutôt que de vivre le sien. Sans la petite fille aux allumettes, serais-je devenue qui je suis ? Sans avoir appris à me mettre à sa place, sans avoir synchronisé ma peine à la sienne, quel monstre serais-je devenue ? J'entends craquer le soufre sur le grattoir, j'en connais son odeur. J'imagine la flamme grandir alors que l'allumette se consume et lui brûle certainement le bout des doigts. Elle nous réchauffe. Chaque allumette nous transporte dans un monde sans souffrance : chaleur, douceur, émerveillement. Le malheur ne vient jamais seul. Face à la douleur, beaucoup d'enfants se déconnectent de leurs sentiments ou

répriment leurs émotions pour ne pas souffrir. La petite fille aux allumettes dans son malheur incarne les injustices, mais aussi la possibilité d'y échapper. Du froid au chagrin, de la peur de l'abandon à la maltraitance, elle erre dans un coin de ma mémoire comme le personnage qui permet aux enfants de ne pas s'apitoyer sur eux-mêmes, mais plutôt d'apprendre à s'ouvrir à leurs émotions et surtout à les transcender.

Le ferment

Michel N. CHRISTOPHE

« Je m'attendais à plus venant de vous tous. Vos phrases sont mal construites. Elles comportent trop de fautes d'orthographe. Une seule personne dans cette classe a obtenu la moyenne aujourd'hui. Nous avons du pain sur la planche.

— Monsieur, on a beaucoup travaillé sur ce papier. Vous nous détestez tant que cela ?

— Appliquez-vous. Je veux voir des améliorations la prochaine fois.

— Moi, je ne mérite pas cette note-là, professeur. Elle va faire baisser ma moyenne générale et je perdrai ma bourse.

— Il faudra travailler plus, jeune-homme. Vous ne lisez pas assez, n'est-ce pas ? C'est ça le problème, je me trompe ? L'écrivain Mongo Beti disait : “La lecture est le plus grand ferment de l'intelligence”. »

Enfant, je croyais que l'instruction serait l'instrument de ma libération, que la lecture était la clef de l'instruction. Après tout, mes lectures m'ont appris bien plus encore que mes cours. Mes proches m'offraient des livres. Toutes sortes de livres qui m'ouvraient le monde et me faisaient rêver. J'avais toujours des choses à raconter, moi, car je lisais ces livres. Et je comprenais bien plus les choses dont les grandes personnes parlaient, parce que, encore une fois, je lisais ces livres. Certains étaient opaques, trop denses pour moi, comme autant de forteresses que je savais devoir un jour pourtant prendre. D'un côté, il y avait ceux qui

lisaient, et de l'autre, ceux qui ne savaient pas lire. Entre eux, un fossé s'élargissait. Faciles à reconnaître, ils ne parlaient pas la même langue, excepté lorsqu'ils devaient faire l'effort de se parler. Ceux qui lisaient paraissaient tellement grands. Je voulais être comme eux.

Enfant, je croyais qu'être libre était tout ce qui importait. C'est ce qu'on m'avait enseigné. Libre de la pauvreté, de l'ignorance et de la peur. J'étais donc un otage. Comme un esclave nouvellement affranchi, j'ai cherché à apprendre à lire aussi vite que possible ; aussi vite qu'une école publique me le permettait, mais pas aussi vite que mes cousins, qui bien que plus jeunes que moi, fréquentaient déjà l'école de notre grand-mère. Elle a appris à lire à presque tous les notables de la ville. Je le sais, ils lui ont rendu hommage lors de ses obsèques. Ma mémé obtenait des résultats probants. Les parents qui en avaient les moyens se disputaient ses faveurs afin d'obtenir une place dans son école. Ma mère en froid avec sa mère m'interdisait d'y suivre des cours.

Tant que je pouvais choisir mes livres, j'éprouvais un vif plaisir à lire. Toutefois, très rapidement, j'ai commencé à m'ennuyer, on cherchait à m'imposer des lectures. Pourquoi ne pouvais-je pas lire ce que les gens libres, du plus petit au plus grand, lisaient ? J'ai commencé à détester les livres, car ils devenaient autant de symboles de mon oppression. Je ne me retrouvais pas dans les personnages qu'on m'imposait. Ils ne me ressemblaient aucunement. Leur monde ne me faisait aucune place, et leurs problèmes ne m'interorraient pas. J'étais frustré.

Un jour, je ne sais pas pourquoi, ça a fait tilt. J'ai souri, j'ai ri, j'ai trépidé d'indignation, j'ai eu peur, et de mes

larmes, j'ai taché les pages du livre qui me bouleversait tant. Je m'en suis vite rendu compte, la lecture ne transforme que quand le bon livre est lu par la bonne personne, au bon moment. Les personnages sortent du papier et me rendent visite. Ils me hantent parfois. Ils me prennent par la main, et me font sentir leur souffle. Et pour tout vous dire, je les cherche de temps en temps. Pour peu que je fasse l'effort d'aller à leur rencontre, ils me parlent encore. Je les retrouve sous d'autres formes, d'autres cieux, d'autres apparences, et à chaque fois, ils me renvoient à moi-même. Voilà leur force ! ils me révèlent. La lecture est un miroir.

Je ne saurai jamais si elle m'a libéré de la peur, de l'ignorance, et de la pauvreté. Ce que je sais de façon certaine, c'est qu'elle m'a sauvé de l'ennui, de la suffisance, et de la rudesse. Elle m'a ouvert des mondes auxquels jamais je n'aurais eu accès, et en cela m'a permis de dire le monde avec un vocabulaire, une palette d'émotions plus riche, et un regard plus perspicace.

Ah ! avant que j'oublie le reste de la conversation avec un de mes chers élèves :

« Nous sommes des cons, c'est bien ça, non ? Vous nous insultez, si je comprends bien. On va venir vous casser la gueule, mes potes et moi. Vous allez voir. »

De retour à mon bureau, quinze minutes après le cours, assis dans mon fauteuil, je me prépare à corriger des copies quand trois gaillards à la mine patibulaire envahissent l'espace se dilatant le buste et carrant les épaules. Je ne dis rien et lève les mains en l'air. Mes carottes sont cuites. Je m'avoue vaincu et fixe du regard mes assaillants. L'élève de tantôt baisse les yeux, regarde tour à tour chacun de ses

amis, puis leur dit à voix basse, l'air contrit : « Ça ira, les gars. »

Les deux costauds s'en vont. Pff, je respire enfin, tire une chaise et l'invite à s'asseoir. Il commence :

« Vous nous avez humiliés en classe, vous savez. »

— Vous m'en voyez désolé, jeune homme. Ce n'était nullement mon intention.

— Je n'aime pas lire parce que je ne sais pas vraiment bien lire. C'est fastidieux pour moi. Dans mon ancienne école à Harlem, les profs nous laissaient passer si on venait en classe.

— Je ne peux pas faire ça. C'est vraiment important pour moi que vous appreniez quelque chose dans cette classe.

— Je sais. Mais je ne veux pas échouer, Monsieur. Aucun d'entre nous ne veut échouer. Nous avons peur, très peur, car vous avez montré que vous ne nous ferez aucun cadeau.

Je tire un livre de mon tiroir.

« Tenez, c'est pour vous. Vous connaissez ?

— C'est quoi ?

Makes Me Wanna Holler de Nathan McCall. Lisez-le et venez me voir dans deux semaines pour qu'on en parle. »

Deux semaines plus tard.

« Comment saviez-vous que j'allais aimer cette histoire ? C'est comme si cet homme me parlait. Il est comme moi. Il a connu les mêmes galères. Il comprend ma réalité. Je me suis complètement retrouvé dans cette histoire. J'ai accroché tout de suite. Vous en avez d'autres comme ça ? »

Rémi et Colette **Sylvie ÉTIENT**

L’assemblage des lettres pour former des syllabes puis des mots, je l’ai appris avec « Rémi et Colette », le manuel utilisé pour mon apprentissage.

Je me souviens avoir appris à lire avec mon père, le soir. Lui, dans le vieux fauteuil club en cuir usé, tenant le livre de lecture, et moi, haute comme trois pommes, debout contre l’accoudoir, déchiffrant les caractères que son doigt me désignait, dans le désir de bien faire et d’apprendre. Au fur et à mesure de mes progrès, mon manuel m’offrait des micros histoires, dont ma mémoire reptilienne me restitue aujourd’hui quelques flashes.

Une fois, Colette avait chapardé des fraises dans le jardin de sa grand-mère et tenté de cacher son forfait. Ce faisant, la malheureuse enfant avait cumulé vol, mensonge, dissimulation et transgression de l’ordre moral. Elle encourait le risque de devenir un paria de la société. Bonne-maman- qui aurait fait un flic hors pair si le métier avait été ouvert aux femmes à cette époque- se penche vers elle, la renifle comme un chien policier et la chope en flagrant délit de larcin à cause de l’odeur de fraise. L’enfant baisse la tête dans une attitude honteuse, avoue, et Bonne-maman, pas peu fière de son coup de filet, lui pardonne en lui assénant que c’est inutile de lui mentir parce son petit doigt lui dit TOUT. Mince alors, être tombée sur une mère-grand qui te piste comme un drone, quelle loose. Je ne sais pas si Colette était débile au point de gober l’intox de sa grand-mère,

mais moi j'avais compris du haut de mes quatre ans que la délinquance nécessite un minimum de professionnalisme pour ne pas se faire choper.

Rémi et Colette c'était à la maison, et à l'école, notre institutrice - que nous appelions *maîtresse*- utilisait une méthode illustrée par un personnage nommé Gobelune. Le seul souvenir qu'il m'a laissé – et pas des moindres – c'est cette croyance qu'il avait de devenir invisible lorsqu'il fermait les yeux. La maîtresse nous invitait à nous moquer de sa naïveté, *non mais quel idiot qui se croit caché alors que tout le monde le voit*. Moi, ça ne me faisait pas rigoler, j'étais du côté de Gobelune, je partageais sa croyance. Je trouvais ça plutôt efficace son truc : quelque chose lui faisait peur ou le mettait mal à l'aise, et hop il éteignait la lumière et il disparaissait. Normal. Le désir d'invisibilité de Gobelune va à la rencontre d'une pensée magique commune aux humains. *J'ouvre les yeux tu m'vois, j'ferme les yeux tu m'vois plus*. Les actrices doivent y croire elles-aussi, sinon, pourquoi baisser leurs paupières comme des stores pendant les scènes d'amour – si ce n'est pour se dérober aux regards du public...

Au cours de ma vie, j'ai mainte fois fait l'expérience que c'est possible de devenir invisible et transparente pour les autres. De nos jours, dans ce monde somnambulique, être vue – je veux dire par là être envisagée autrement que comme une image en 2D- c'est plutôt ça qui n'est pas évident, même en gardant les yeux grands ouverts. Les gens vous matent sans vous voir.

A cinq ans, dès que j'ai su lire couramment, l'ambition m'est venue de lire un vrai livre, avec plein

de pages pleines de lignes, pleines de mots eux-mêmes pleins de lettres sentant bon l'encre. Lire un livre c'est la première chose que je me souvienne avoir désirée avec force. Le souvenir de ma menotte d'écolière méritante, accrochée à la large main de mon père me conduisant chez le marchand de journaux pour y recevoir mon salaire, reste associé après toutes ces années au livre de la collection rose qu'il m'achetait rituellement chaque semaine.

Le premier personnage de roman auquel je me suis identifiée n'était ni un homme ni une femme, mais un âne nommé Cadichon qui s'exprimait à la première personne pour raconter ses aventures picaresques. Dans le monde de la comtesse de Ségur, c'est à dire au 19^{ème} siècle, les animaux, les domestiques et les enfants étaient battus comme plâtre avec toutes sortes d'objets allant de la trique au martinet en passant par le fouet selon le tarif de la punition. Cadichon ne remettait pas en cause la hiérarchie sociale mais il préférait qu'on le prenne par la douceur. Sa dignité ne l'autorisait à servir un maître que s'il le voulait bien, sinon, ciao ! S'il tombait sur un mauvais maître violent injuste et exploiteur, il prenait la clé des champs par peur de devenir comme lui. J'avais compris que lorsque Cadichon prenait la tangente, il se sauvait au sens propre. Ne jamais transiger sur sa liberté.

Nos premières lectures ont-elles une influence déterminante sur nos goûts lorsqu'elles ont été une première expérience réussie ? Impriment-elles des mots-clés dans notre inconscient ? C'est possible.

A travers le métier d'avocat n'ai-je pas retrouvé mon cher Cadichon dans chaque client ? Quant aux héroïnes des romans que j'écris, je leur trouve une tendance assez marquée à prendre le large elles aussi...

Et tant que j'y pense, l'homme qui partage ma vie s'appelle Rémy...

À la lumière de la lampe à huile

Hassen NAJJAR

Je suis de Djerba - au sud-est du pays tunisien. On l'appelle *l'île des rêves*. C'est là que j'ai passé une enfance pétrie de visions et d'idéals. J'ai toujours été un lecteur passionné, car la lecture, comme Djerba, transmettait alors aux enfants le désir, l'espoir et l'amour de la vie, et ceci malgré le manque de moyens pour s'instruire. À cette époque, personne ne voyait l'intérêt du livre pour enfant, nous n'avions donc pas accès à ce genre de lecture. Mais ni ce manque de moyens ni l'absence de bibliothèque n'ont réussi à freiner ma passion.

Je dirais que mon enfance heureuse ressemblait à celle de *l'Émile* de Jean- Jacques Rousseau ...partagée entre la nature et l'école.

J'ai cinq ans. Mes frères aînés sont scolarisés. Je les observe, le soir, plongés dans leurs devoirs et dans l'étude de leurs manuels. Je suis dévoré par le désir de lire et de déchiffrer, comme eux, le contenu de ces livres. Les images, belles et attrayantes, qui accompagnent les textes m' enchantent, m'impressionnent. J'ai hâte de savoir lire et de percer leur signification.

Nous passions les soirées à la lumière faible et romantique de la lampe à huile, nous écoutions la radio de grand-mère. Ma mère, une fois terminé le dur travail de la maison, aidait mes frères à apprendre à lire et à écrire l'arabe, et le français, aussi, qu'elle avait appris à Constantine, où elle passa son enfance et sa jeunesse.

Cette atmosphère familiale douce et merveilleuse nous inculquait l'amour de la lecture, une de nos seules distractions... même si elle se limitait à nos manuels d'écoliers.

Parfois, Chedlia, notre vieille voisine aveugle, nous rendait visite. On s'asseyait tous en rond, et, fascinés, on écoutait ses histoires, dont certaines terrifiantes comme celle de Bou Nfaïs et ses frères, abandonnés par leur père dans les bois, sur l'ordre de leur marâtre. J'ai découvert plus tard que certaines de ses histoires étaient des contes universels.

J'ai six ans. L'âge d'aller à l'école. Je ressens cet événement comme le tournant majeur dans ma vie d'enfant pressé d'emboîter le pas à ses frères, de découvrir un monde étrange et nouveau.

Je suis petit. Je ne connais rien aux deux kilomètres de trajet qui nous séparent de l'école. Je me colle à ma mère, me retenant à sa belle melhfa. Mon cartable tout neuf dans mon dos, comme un trésor.

Devant l'école se masse une foule nombreuse. Les mères du village sont presque toutes présentes, preuve de la volonté de la femme tunisienne à éduquer ses enfants.

Pour payer des études à son fils unique, ma grand-mère confectionnait des cordes à l'aide de feuilles de palmiers. Mon père nous répétait cette histoire afin de nous encourager à étudier, et à tout sacrifier pour apprendre.

Ce premier jour d'école, maman me fait entrer dans la classe, puis elle s'en va. Je crois qu'elle m'a quitté pour toujours, et je pleure, désespéré.

Petit à petit, je m'habitue à ma nouvelle situation, je me fais des amis : Omar, Hatem, Sami ... Je trouve en moi le

courage de rentrer tout seul à la maison, malgré la peur de me retrouver nez à nez avec le fou du village.

Jamais je n'oublierais mon premier instituteur, monsieur Si Abdel Salam. S'il lui arrivait d'avoir recours à son bâton pour nous inculquer les lettres, les syllabes et autres mots soigneusement écrits au tableau noir, il était, le reste du temps, d'une grande douceur. Et sous sa conduite, nous apprenions par cœur l'intégralité des textes de notre petit manuel de lecture. Le seul et unique livre de l'écolier, un livre sacré.

Après l'école, je joue, je profite de l'enfance avec les amis du village. La nuit, venue, nous reprenons notre manuel de lecture dont nous récitons les textes, comme les fidèles psalmodient les textes sacrés. Nous apprenons à lire ainsi...parfois sans comprendre.

Un jour, ma tante de Tunis nous fait parvenir quelques livres pour enfants. Je découvre *Ommi sissi*, les aventures d'une vieille femme et de son chat coquin. Je réalise vite les limites de mon petit manuel de lecture !

Le père de mon ami Omar travaille dans un hôtel pour touristes. Souvent, ces gens abandonnent livres et magazines dans les chambres. Nous les récupérons. Nous ne comprenons pas les textes en langues étrangères, mais les images nous suffisent pour imaginer les aventures de Tarzan, de Tintin... Nous avons construit une cabane de branches, c'est là que nous nous réunissons pour dévorer ces revues.

J'ai dix ou onze ans. Journée exceptionnelle. Un gros camion arrive, nous pensons qu'il s'agit d'une livraison d'équipement scolaire, mais pas du tout. Le chauffeur

descend du véhicule, ouvre en grand les portières arrière. Et là, surprise ! Ébahis, nous découvrons une bibliothèque.

Les instituteurs organisent l'opération, et chacun à son tour, on monte choisir un livre.

Ce *bibliobus* revient régulièrement à l'école ; nous devenons des lecteurs assidus et réguliers.

Certaines des histoires que nous avons lues dans l'enfance laissent en nous des traces indélébiles. *Le lièvre et la tortue* m'a profondément marqué. Je pense lui devoir ma détermination en toutes choses. Toutes ces histoires ont contribué à nourrir notre imaginaire, à développer notre langage et à cimenter en nous de belles valeurs, comme celles contenues dans *La belle au bois dormant*, *Les aventures de Simbad*, *Cendrillon ou Leila et le loup*.

En 6^{ème} année primaire, notre maître monsieur Si Hedi nous fournit à moindre coût des magazines pour enfants, en arabe.

Au collège, je découvre le magazine *Majid*, qui paraît chaque mercredi, et que j'achète quand j'ai l'argent. Ce magazine est toujours publié de nos jours, et maintenant je l'achète pour mes fils.

Pendant ma période de collégien, je prends l'habitude de marcher cinq kilomètres tous les dimanches matins pour aller à la bibliothèque publique : la *Maison de la Culture de Midoun*. Si El Habib, le bibliothécaire, nous y accueille avec son sourire éclatant. Il nous encourage, nous conseille.

Dans cette bibliothèque, je fis la connaissance de nombreux écrivains arabes tel Tâhâ Husayn. Rempli d'émotion, je découvris à travers sa trilogie *al-Ayyâm (Le livre des jours)*, comment il perdit la vue et son long

cheminement jusqu'à devenir le fleuron de la littérature arabe.

Cette bibliothèque contenait également des romans en français que je ramenais à ma mère et qu'elle lisait avec passion.

Alpha, Zygote et Omega

Bruna TOFFALONI

Je n'avais pas plus de cinq ans et pas moins de quatre. À genoux, j'étais haute comme trois belles pommes et j'étais assez blonde pour faire rougir mon prénom. J'avais dû poser la question fameuse – je ne me le rappelle pas, notez – et j'étais bien précoce, tout de même. Assise devant un tableau blanc posé au sol de notre appartement nu de pauvreté, ma mère s'était engagée dans LA grande explication et, suivant les inspirations de ses tendances artistiques, elle avait entrepris de me faire comprendre ce qu'il pouvait y avoir de magie mystique entre l'ovule et les spermatozoïdes quand ils envisageaient de se rencontrer. Quelque chose de spatial dont j'ai conservé trace. Comment question tellement embarrassante qui, si souvent, appela à la rescousse abeilles, fleurs et autres papillons dans les méandres d'explications trop subtiles pour être franches, aurait-elle pu se surpasser au point d'engendrer une interrogation plus terrifiante encore ? Je n'ose me mettre à la place de ma mère aujourd'hui mais ce jour-là, j'étais bien à ma place, moi, quand, comprenant vaguement ce que l'on m'exposait, je voyais se faire jour une vérité qui ne me plaisait pas du tout. Les joues rouges et luisantes du trouble qui me caramélisait, j'ai formulé mon doute. Que devenaient donc les spermatozoïdes qui, *eux*, n'atteignaient pas leur but ?! Existentielle implication de l'enfant. Je ressens encore le baiser brûlant que les larmes retenues ont déposé sur mes paupières lorsque ces dernières ont été lasses de les retenir. C'était un drame et j'étais bouleversée. Pour de vrai. Tous

ces *braves* qui mouraient ! Tant de vie(s) inexploitée(s) ; tant d'autres « moi » possibles, qui ne verrait pas le jour ! Je vous passe les détails de la relation complexe que cette révélation a suscitée entre mes ovules et moi mais je peux avouer l'état de sidération qui s'en est suivi. À mon souvenir, ce fut la première tristesse de ma vie. J'ai pleuré assez de larmes pour ensemencer un champ entier. Revenons à nos moutons (lesquels, eux, ont *tous* la chance de pouvoir sauter par-dessus les barrières des respirations assoupies pour adoucir de laine nos songes et nos rêves). Quelque temps plus tard, ma mère et moi, toujours blonde, toujours trois pommes empilées, nous retrouvâmes devant ce même tableau... vierge. Ce jour-là, le feutre traça d'autres traits et ma conscience neuve, aggravée par ce que je savais désormais, considérait avec sérieux ces bâtons dansants. Vingt-six signes. Et « A » et « B » et « C »... Et « D » et « E » et « F »... Lumière. Trait de génie ! Je tenais la solution, si ardemment cherchée. Ces lettres, ces lettres merveilleuses et les milliers de milliers de combinaisons qu'elles promettaient, elles, elles attraperaient dans le vent les milliards d'histoires de vie qui auraient pu être et qu'on ne pouvait abandonner. Je le devais à toutes celles que j'aurais pu être, à celles que je serais en creux ; je le devais à ceux et celles qui auraient pu être comme à ceux qui avaient été, comme à ceux qui seraient, comme à ceux qui étaient déjà et que j'aimais à cœur perdu. Elles seraient ma matière, mes outils. Grâce à elles, j'allais donner cœur et corps à des existences diaphanes et sanguines, accrochées aux limbes, si près d'avoir respiré qu'elles étaient encore (et seraient toujours) capables d'inspirer nos esprits, d'insuffler des idées en forme de récits, de mêler fiction et réalité. Je

respirai. Il me restait à faire des découvertes éblouissantes ; ah, dans quelques temps, cette bibliothèque, vaste, riche, colorée comme les archives du Gondor ; ah, ce mot lu, dans la voiture, au hasard d'un détour, qui susciterait le hoquet de mon père, antihéroïsme adoré, qui m'illuminait de son ombre et mettait de l'art à n'être démonstratif que quand on ne l'attendait pas, hoquet de surprise et de fierté – eh ! Sa fille savait lire (et lui qui ne l'avait pas vu venir). Ah, ce Mr Rochester qui pencherait cent fois son croissant de lune obscur sur la pétillante lumière de la petite Jane et qui, murmuranter une invocation du fond de son âme qu'une plume pleurant l'encre avait fait passer d'irréelle à immortelle, me promettrait un amour aussi grand, aussi puissant que le sien, à venir un jour.

En attendant, je respirais. Devant le tableau blanc, l'âme entr'ouverte, dans un bruit d'ouate déchirée, aux rencontres que j'allais vivre comme à celles que j'allais susciter.

Ma plus belle, ma plus vraie, la plus enrichissante de mes lectures d'enfant : l'alphabet et sa promesse de tout concrétiser.

Livrons-nous **Denis VENNAT**

Du temps des premiers livres, ou considérés comme tels.
Un simple objet à priori, mais magique.
Une forme aux angles arrondis, des couvertures et des pages épaisses, élimées.

Une nécessité de répondre à un appétit de découvertes par tous les sens.

Le goût, à l'âge où tout passe par la bouche.

Surtout quand on humidifie, quand le besoin de se faire les chagnottes est impérieux.

Le regard par les couleurs.

Le toucher par le tactile, les matières.

Le son par les différentes textures ou incrustations, les frottements.

L'odeur, par l'encre, le papier, le carton.

Effets de sortilège et de synergie.

Par les variations de tous ces éléments, par l'apparition de formes connues et inconnues.

L'imaginaire s'envole.

Un autre élément primordial est venu enracer la recette.

Il en corse et décuple la puissance mémorielle.

Une touche de dimension affective et relationnelle privilégiée.

Car qui dit livre dans les premiers temps, dit lecteur ou lectrice.

Qui dit livre dit contacts et odeurs de peau, de cheveux, chaleur humaine, intimité.

Résonance et reconnaissance de la voix d'une mère, d'un père, d'une soeur, d'un frère, d'une grand-mère, d'un grand-père.

Accompagnement pour rentrer dans la nuit.

Pour affronter le noir.

Pour ouvrir la porte des rêves.

Quelquefois simplement pour se distraire, tromper l'ennui, la souffrance.

Soulager la traversée de moments difficiles.

Mes premiers livres furent dévorés au propre comme au figuré.

Déchirés puis recollés, quelquefois découpés.

Certains étaient remplis de pièces de tissus emplis de douceur, en alternance du râche et du grattant.

Les uns furent sonores avec des buzzers, des crécelles multicolores, avec même des tourniquets arc-en-ciel. Je crois en avoir encore le souvenir, enfoui, parfois enfui.

D'autres étaient des surprises d'architecture faisant surgir des formes volumétriques à la tension des pages, des maisons en bois, en paille, des châteaux.

Des languettes permettaient de faire émerger des personnages, des animaux.

Des merveilles pour une imagination débordante déjà galopante.

Le tout s'appuyant sur le jeu, la stimulation multisensorielle.

Que dire de la magie des mots, de leur histoire ?

De leur pouvoir d'évocation, de leur puissance cachée.

Du charme de leurs intonations ou de leurs sens multiples.

Que dire de l'accès au langage, aux mondes et univers inconnus jusqu'alors ?

Que dire du rôle de transmission des conteurs et de leurs messagers dans l'importance de ces moments fondateurs ?

Sinon qu'ils demeurent gravés à jamais, telles des enluminures à feuilles d'or.

Une parure réconfortante de ce berceau de la connaissance, de mon ouverture au monde et d'une curiosité insatiable en tous domaines.

La chance d'être né dans une période et un pays exempt de guerre, dans un foyer aimant, et amoureux des livres, conscient de leur pouvoir de libération de l'esprit, comme des frontières.

Une porte d'évasion et de liberté toujours accessible.

Favorisant le plongeon, le recueil, l'apprentissage, la compréhension, l'échange.

Bien sûr, vinrent d'abord les découvertes des animaux domestiques, de la ferme, puis sauvages, ceux de la jungle et d'ailleurs.

Ce furent La petite poule rousse, Le vilain petit canard, Les trois petits cochons, La chèvre de Mr

Seguin, Le petit Poucet, Le lièvre et la tortue, Le petit chaperon rouge, Hansel et Gretel, Baba Yaga,

Le livre de la jungle, Les mille et une nuits...

S'ensuivirent les bandes dessinées, les magazines tels Zembla, Mandrake, Spirou, Pif gadget, Les castors juniors, Les Fripounet et Marisette, les Tintin, Les tuniques bleues, les Stranges...

À l'âge de lire seul, les plus marquants furent l'appel de la forêt, la guerre du feu, tous les Jules Verne, du centre de la Terre au plus profond des mers.

S'ouvrirent dans la foulée les voies de la science-fiction, des romans, des poètes, des classiques, des historiques, des scientifiques, des géopolitiques, des révolutionnaires.

Du désert avec Théodore Monod, jusqu'aux volcans avec Haroun Tazieff, par-delà les mers avec Bernard Moitessier, sur la route avec Jack Kerouac, en passant par l'espace avec Hubert Reeves pour revenir à la terre avec Pierre Rabhi...

Un faible persistant pour les aventuriers, les résistants, les survivants, les philosophes, les gens de la terre, du voyage, les peuples premiers, les coureurs de rêves...

La poésie, ses extrêmes, les haïkus, eurent leur part d'engouement, surtout au cœur de l'adolescence, pour en souligner et briser la mélancolie et l'isolement.

Un équilibre instable de deux ou trois livres environ par mois s'est installé depuis cette période, pour nourrir la bête, permettre l'évasion.

Une solution tellement simple pour s'échapper du quotidien, ne serait-ce que le temps d'un instant, la poursuite de curiosités même en cabinet.

La transmission de ces graines d'évasion a aussi eu lieu auprès de mes enfants dès que cela fut possible.

Souvenirs de leur apaisement et de leur endormissement rien qu'aux vibrations de basse de ma voix grave murmurée.

De leurs rires à force d'enjoliver les histoires classiques du soir pour en transformer la fin ou l'intrigue, en émaillant le récit d'énormités, de gros mots dans les discours, le tout dans le plus grand sérieux.

De leurs yeux pétillants de chaque improvisation alambiquée jusqu'à les faire douter, et se poser la question de leur véracité.

Mais sont passées par là les nouvelles technologies avec malheureusement leur lot de perversions.

Il y eut quand même des lectures par plaisir, des accroches au suspens et à la curiosité, mais rien de comparable en quantité. Des bandes dessinées à textes, des mangas, rentrèrent également dans la danse, tout comme quelques classiques par obligation scolaire.

Leur orientation plus scientifique que littéraire et son effet d'entonnoir n'a pas non plus été un facteur d'expansion en matière de lecture.

Ils semblent trop pris par tout le reste, leur adolescence, leur individuation en construction.

La stimulation permanente de surface et la rapidité d'accès à certaines réponses même partielles ou non approfondies, ont pris le pas sur le plongeon en profondeur que nécessite l'ouverture d'un livre.

Un problème de survitesse à vivre avec leur temps.

Même s'il demeure déjà acquis dans des études récentes attestant des reculs d'acquisition de l'écriture, de la lecture et du calcul mental, qu'aux âges malléables de la structuration du cerveau, l'ennui d'un mauvais roman est plus constructif que le plaisir d'une bonne vidéo, je garde espoir qu'ils y reviendront un jour.

L'importance demeure que les graines aient été plantées dans le grenier de leur mémoire. Restent à elles de faire leur chemin.

Comme un accès à une multiplication de vocabulaire, à un refus de sa dilution, à plus de moyens d'exprimer les sens cachés, les émotions, les sentiments, les incompréhensions.

Libre à eux de pouvoir s'y ressourcer, comme un livre de chevet.

Quand ils en ressentiront le besoin ou la nécessité.

Libre à nous de toujours leur en favoriser l'envie et l'accès.

Comme pour toutes bulles de liberté, de découvertes et d'évasion.

Juste un combat de plus à mener en matière de transmission.

Bibliographie des auteurs du *Collectif 15*

BERCHOUD Marie

- *Vous venez de loin ?* - nouvelles, collectif - (2017 Peigneurs de comètes, Anglet)
- *Là où l'aventure garde les yeux clairs* - roman- (Librinova)
- *Pourquoi épouser ? Une enquête au pays des décisions d'amour* (2014 L'Atelier des Sens)
- *À l'ouest extrême du silence, il y a des possibilités* - road trip - (2003 et 2010 Atelier des Sens)
- *Le grand cargo de la lecture*, (à paraître, Le roi Lire)

CADOU Guilhem

- *Big Jim* - roman - (2019 Les Presses Littéraires)

CHRISTOPHE Michel

- *Chronique d'un Noir à la dérive* - (2016 ProficiencyPlus)
- *Deux Semaines en janvier* - (2016 ProficiencyPlus)
- *Le Conservatisme noir américain* - (2016 ProficiencyPlus)
- *Teaching for Transformation* - (2016 ProficiencyPlus)

- *The Unraveling of a Disgruntled Employee* - (2016 ProficiencyPlus)
- *Broken Happy* - (2017 ProficiencyPlus)
- *The Harder the Pain* - (2017 ProficiencyPlus)
- *J'aurais été un Dieu* - (2017 ProficiencyPlus)
- *Au Royaume de mon Père* - (2018 ProficiencyPlus)
- *Brisé Décalé* - (2019 ProficiencyPlus)

COLLIN Jacques

Mathilde – Roman - (2019 monbestseller.com)

ÉTIENT Sylvie

- *Rose* - Roman - (Carnets Nord)
- *NYPC* - Roman - (Librinova)

LAMAISON Nadine

- *Et maintenant à table, Monsieur le Président* - Manuel - (Editions Racines)
- *Les yeux de Pierre* - Roman- (Editions Publibook)
- *Des moments possibles* - Roman - (Editions Vérone).

LAROQUE Muriel

- *Notre enfant d'abord. Le divorce et la médiation familiale* (1994 - Albin Michel)
- *Erreur de jugement* - roman - (2020, L'Harmattan)

LETIERS Hubert

- *Le Sorcier* (thriller - 2015 Amazon)
- *ADN 3.0* (thriller - 2014 éditions Ex-Aequo)
- *Martingale d'un fou* (mini-thriller - 2014 éditions Ex-Aequo)
- *Meurtres en haut-lieu* (polar - 2017 éditions Inspire)
- *Cache-cash mortel* (polar - 2018 éditions Inspire)

MALENFERT Christophe

- *Une goutte de poésie*, (2017 monBestSeller)

NAJJAR Hassen

- *Le Royaume de la Liberté* - roman - (2020 monBestSeller)

SIMON Chris

- *Ma mère est une fiction* - roman - (2012 Plublienet)
- *Le baiser de la mouche* - (2012 Editions du Réalisme Délirant)
- *Lacan et la boîte de mouchoirs* - série - (2013/2015 Editions du Réalisme Délirant)
- *Mémorial tour* - roman - (2016 Editions du Réalisme Délirant)
- *3 à Manhattan* (2018 Outlier Editions)
- *Brooklyn Paradis* - série - (2017/2019 Editions du Réalisme Délirant)

SOLAIRE Antoine

- *Ultraviolet* - roman - (2019 monBestSeller)
- *Les Vilains petits canards* - roman - (à paraître, 2020 France Loisirs).

TOFFALONI Bruna

- *Le Grand Voyage* (2008, Editions Bénévent)
- *Moon, livre1, Le Destin du Tigre* (monBestSeller)
- *L'or des fous* (monBestSeller)
- *Drakkar 1 - Les contes perdus* (à paraître 2020, Editions la Comédie Française)

VENNAT Denis

- *Chronique des petits bonheurs errants, Taches de douceur, Éloges du kif* –nouvelles- (Amazon)

VITI Catarina

- *Adieu Amériques* - roman - (2019, Les Presses Littéraires)
- *Trois Blues du Sud* - novellas - (Bookelis)
- *Femme au bord du Monde* - roman- (Amazon)